

DOSSIER

Dossier : La violence extrême au Moyen-Orient

Axe IV : « Les dimensions psychologiques de la violence extrême ; la régulation des émotions et le coping – remédiation »



COEXISTENCE ET VIOLENCE – LES RELATIONS RELIGIEUSES ET PLURIETHNIQUES DANS LES QUARTIERS SUD DE BOURJ HAMMOUD

Annie TOHMÉ TABET

Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban

Résumé

Cet article décrit les relations sociales entre les différents groupes religieux, ethniques et nationaux installés dans la partie sud de la commune de Bourj Hammoud et analyse leurs manières de coexister et éventuellement de vivre ensemble, quelles que soient leurs appartenances. Il se penche plus particulièrement sur la violence et les conflits qui menacent périodiquement l'équilibre fragile existant entre elles.

Mots-clés

Coexistence – Violence – Vivre-ensemble – Intégration – Exclusion – Ségrégation – Bourj Hammoud – Nabaa.

Abstract

This article describes the social relations between the different religious, ethnic and national groups settled in the southern part of Bourj Hammoud municipality and analyzes their ways of coexisting and possibly living together, regardless of their affiliations. It focuses more particularly on violence and conflicts, which periodically threaten the fragile balance that exists between them.

Keywords

Coexistence – Violence – Living together – Integration – Exclusion – Segregation – Bourj Hammoud – Nabaa.

Bourj Hammoud, située à l'entrée nord-est de Beyrouth, est une localité d'accueil pour les migrants internes et externes au Liban. Dans cet espace-refuge, des groupes religieux et ethniques ont construit ou occupé des quartiers distincts dans le courant des XX^e et XXI^e siècles. Les migrants arrivés individuellement ou en groupe ont investi des espaces selon une logique de tri urbain fondée sur le critère de l'appartenance religieuse, ethnique voire nationale. Cette banlieue proche de la capitale présente actuellement une forme complexe d'installation de populations migrantes de différentes origines, cultures et/ou nationalités.

Dans la partie sud de la commune, objet d'étude de cet article, la distribution résidentielle des populations et des activités renvoie à l'image de la « mosaïque urbaine » définie par les sociologues de l'École de Chicago (Gramfeyer, Authier, 2015). Les quartiers sont identifiables beaucoup moins par la physionomie du bâti que par les signes identitaires traçant des frontières virtuelles entre des unités de voisinages typées. À la définition idéale de l'espace urbain dans lequel chacun se fonde, c'est le contraire qui semble s'opérer ici. La mosaïque ethnique et religieuse fondée sur la proximité paraît avoir créé la nécessité de se définir un territoire propre et y affirmer son identité. Cette territorialité crée des tensions allant jusqu'au conflit dans cet espace à très forte densité urbaine dans lequel la pauvreté n'a fait qu'empirer suite à la crise économique (2019) et aux destructions provoquées par l'explosion du port de Beyrouth (4 août 2020).

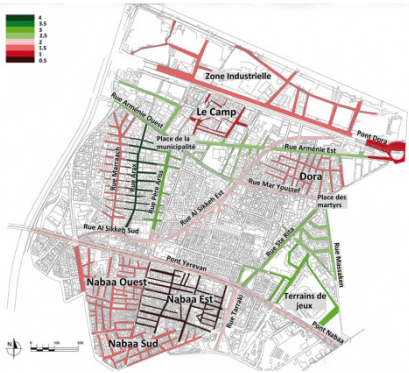
L'article tente de répondre aux questions suivantes : comment les logiques d'installation de différents groupes religieux, ethniques et nationaux dans l'espace périurbain étudié y impactent-elles les liens sociaux et, par conséquent, l'intégration ? Dans quelle mesure, la proximité spatiale occasionne-t-elle des interactions ou des situations de coprésence entre anciens installés et nouveaux arrivants induisant des sociabilités, des comportements d'évitement, des tensions et des conflits ?

À l'intersection de l'anthropologie urbaine et de celle des migrations, cet article adopte « l'approche anthropologique qui privilégie l'observation directe, *in situ*, sur la durée » (Raulin, 2014). Il fait partie d'un travail de terrain, effectué entre 2016 et 2022 avec des périodes d'interruption plus ou moins longues à partir de 2019. Ce travail s'est appuyé sur une observation et des entretiens effectués dans le cadre d'enquêtes thématiques structurées. Il privilégie, de ce fait, la description et l'analyse des faits sociaux urbains, leur inscription dans les lieux et les groupes (Laplantine, 2015).

Délimitation du secteur étudié

Bourj Hammoud, principalement desservie par une autoroute reliant le centre-ville aux banlieues nord de la capitale en passant par le rond-point de Dora, fut traversée plus au sud par une nouvelle route parallèle à l'autoroute assurant le passage entre le centre-ville, Achrafieh et la banlieue nord-est à la fin des années 1990. Cette percée érigée en pont, « le pont Yerevan », divise l'agglomération en deux grandes parties distinctes.

La partie sud est très souvent appelée Nabaa et désignée comme telle dans les cartes des rapports des ONG internationales et des recherches. Or les cartes fournies par la municipalité montrent une répartition de cette partie de l'agglomération en quartiers portant des noms qui font ressortir l'identité de leurs habitants (Mar Doumit, Nor Sis, Ghilane et Nabaa) et, par conséquent, une grande complexité de peuplement. Dans ce cas, le quartier de Nabaa est situé à la pointe sud de l'agglomération.



Source : J. Farah et R. Jouny, 2014
Carte n°1 : Carte des chercheurs



Source connective-cities.net
Carte n°2 : Carte de la municipalité

L'enquête de terrain (Enquête sur la sociabilité et les rapports de voisinage dans le secteur sud de Bourj Hammoud – 2018) a montré que la même hésitation existe chez les riverains. À Arakads (Nor Sis), les personnes interrogées désignent un « Nabaa » géographiquement différent. Nabaa est souvent décrit « par rapport à », par rapport à Bourj Hammoud ou par rapport à Sin el-Fil. Pour elles, Arakads représente un quartier de « transition » entre Bourj Hammoud et Nabaa : « Nabaa, c'est vers là, par-là » en désignant les quartiers situés plus au sud, « mais pas *ici* ».

Histoire de l'installation des populations dans la partie sud de Bourj- Hammoud

Dès les années 1920, Bourj Hammoud a acquis « une fonction de refuge » (Agier, 2013) pour les migrants libanais pauvres, en accueillant Arméniens, chiites et chrétiens qui occupent des micro-territoires identifiables, notamment, dans la partie sud de l'agglomération. Des frontières urbaines et des marquages culturels et identitaires tracent des limites virtuelles ou matérielles entre les groupes ethniques et religieux ; ils commandent la circulation à l'intérieur du secteur.

Les réfugiés arméniens, arrivés de Cilicie, commencent à occuper le lieu-dit Bourj Hammoud, qui faisait alors partie de la commune de Jdeideh, à partir des années 1920 (Khayat, 2014). L'afflux des habitants du camp de la Quarantaine, après l'incendie de 1933, développe les premiers noyaux urbains nommés selon leur localité d'origine (le mot nor désignant nouvelle) : Nor Marach, Nor Sis, Nor Adana, Nor Sandjak, Mar Doumit, Gulbachène, etc. (Babikian Assaf *et al.*, 2017)

Dans le secteur sud de l'agglomération, les Arméniens occupent les quartiers constituant la partie nord de Mar Doumit, Nor Sis (Arakads) et la partie sud de Nor Adana. Des églises et des associations caritatives et culturelles appartenant aux différentes communautés arméniennes y sont installées pour entretenir la mémoire et consolider l'identité arménienne.

En 1952, l'établissement d'une municipalité à Bourj Hammoud, contrôlée par les Arméniens, consacre la présence de la communauté dans la partie nord-est de la capitale (Khayat, 2014). Paradoxalement, les années 1950 marquent une grande intégration des Arméniens dans le tissu socio-économique libanais. Une partie d'entre eux quitte Bourj Hammoud pour s'installer dans la banlieue nord de Beyrouth. Les logements abandonnés ne peuvent être cédés qu'à des Arméniens par ordre de la municipalité soucieuse de conserver l'identité arménienne de la commune.

Ce mouvement est concomitant à l'arrivée des migrants chiites ruraux de la Békaa suivis de ceux du Liban-Sud attirés par les opportunités de travail qu'offrait la région. Ils se regroupent autour d'une source (Nabaa)¹ à l'extrême sud de la commune et installent une infrastructure religieuse et éducative. Certains d'entre eux transfèrent leur lieu d'inscription à Bourj Hammoud et deviennent, de ce fait, électeurs.

À la veille de la guerre civile (1975-1990), les chiites représentaient plus de 80 % des résidents de Nabaa. Le quartier forme alors avec Ghobeireh et Borj el-Barajneh, l'une des enclaves chiites composant les maillons d'une « ceinture populaire » pauvre et laborieuse (Nasr, 1985). La chute de Nabaa en 1976, provoque le départ

des 65 000 chiites du quartier (Bourgey, 1985). Les déplacés forcés chrétiens, regroupés jusqu'alors dans des centres d'accueil, sont relogés dans les habitations abandonnées par leurs propriétaires chiites.

À l'issue de la guerre en 1990, l'indemnisation des squatteurs et des ayants-droits contraint les chrétiens à vider les logements ou à les racheter aux chiites. Nabaa est à nouveau, mais très timidement, réinvesti par sa population initiale, une grande partie de celle-ci ayant émigré ou préféré rester dans l'entre-soi chiite de la Banlieue Sud. Une cohabitation entre chiites et chrétiens dans les mêmes rues et immeubles au nord-ouest de Nabaa a résulté de ces arrangements. Cependant, beaucoup de logements, abandonnés par les squatteurs, demeurent vides. L'importance du parc locatif attire des réfugiés irakiens, travailleurs égyptiens et syriens dans les années 1990 (Doraï, 2007), puis africains et asiatiques dans les années 2000 (Dahdah, 2010). Depuis 2011, les réfugiés syriens majoritairement sunnites, arabes ou kurdes représentent une part très importante de la population du quartier².

Les frontières « imaginées » dans la partie sud de Bourj Hammoud

Le retour des déplacés chiites et l'arrivée des immigrants ont complexifié à nouveau le tissu socio-culturel, devenu un tant soit peu homogène durant la guerre civile (UN-Habitat, 2017), quelques familles chiites étant restées dans le quartier durant la guerre. Chaque population libanaise a réaménagé son propre territoire dans lequel sont installés de manière plus ou moins intense des immigrants. L'observation de 14 bâtiments à fonction résidentielle d'une ruelle du quartier Aghabios³, au nord de Mar Doumit, en 2022, le montre. Sur 50 logements recensés, 22 sont occupés par des Arméniens, 10 par des réfugiés syriens sunnites, 8 par des chrétiens, 6 par des Éthiopiennes⁴ et 4 par des chiites. La proximité spatiale d'habitants de différentes origines communautaires, ethniques et nationales, allant parfois jusqu'au partage d'un même immeuble, se conjugue à une distance sociale très prononcée. La composition de la population rend inenvisageable la construction d'une identité commune de quartier transcendant les différences entre les Libanais et intégrant les immigrants. L'occupation du plus grand nombre de logements par des Arméniens (22 logements) maintient l'identité de la ruelle qui reste toujours arménienne malgré l'importance numérique et la variété des origines des autres résidents. L'installation temporaire des Syriens et Éthiopiennes (16 logements) et la répartition des résidents libanais entre chrétiens et chiites (12 logements) encouragent le repli dans des entre-soi fondés sur l'appartenance identitaire.

La réorganisation territoriale du secteur sud de Bourj Hammoud en quartiers ethniques ou religieux a fait émerger un ensemble de frontières mentales qui

se prêtent au jeu de l'altérité. Dans chaque quartier, une minorité ethnique ou religieuse libanaise dominante protège ses liens communautaires et son identité pour intégrer les siens et exclure les autres, la ressemblance et la différence régissant les relations sociales au quotidien. Les signes représentatifs des différentes communautés et de leurs partis politiques sont mis en évidence pratiquement à chaque coin de rue, fenêtre, réverbère, fil électrique ou murs. Ces signes sont représentés sur divers supports : drapeaux, affiches, graffitis et statues.

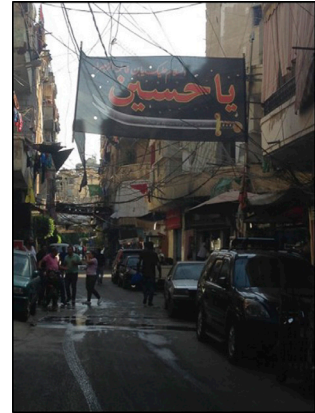
Tout d'abord, il y a les signes ostentatoires de la communauté arménienne concentrée au nord du secteur. Les enseignes commerciales des magasins écrites en arménien, les drapeaux de la république d'Arménie et du parti politique arménien Tachnag, tout comme les tags anti-Turquie sont là pour le montrer.

Au sud et sud-est, les drapeaux d'Amal et du Hezbollah et des symboles religieux marquent les limites du quartier chiite. Plus à l'ouest de ces mêmes zones, des images et des statues des saints chrétiens s'associent aux drapeaux et signes des partis chrétiens (Kataeb, Forces libanaises, Courant Patriotique Libre).

Dans cette course aux affichages identitaires entre Libanais, des signes identitaires discrets (costumes, coiffures, enseignes de magasins et marchandises) signalent la présence des réfugiés et des immigrants dans l'espace public.



Photos n° 1 et 2 Drapeaux arméniens et tags anti-Turquie



Photos 3 et 4 : Signes religieux chrétiens et chiites

Les liens sociaux : voisinage et sociabilité (Enquête sur la sociabilité et les rapports de voisinage dans le secteur sud de Bourj Hammoud, 2018).

Dans les micro-territoires du secteur étudié les rapports de voisinage et les réseaux de sociabilité se développent à l'intérieur des groupes. Les marqueurs culturels sont souvent mis en avant pour inclure ou exclure. Bien que l'occupation des quartiers par différents groupes ethniques et/ou religieux soit bien soulignée dans le paysage urbain, elle figure aussi sur les portes des logements notamment dans les quartiers mixtes. Ces marquages identitaires ont pour fonction de filtrer l'accès à l'espace privé d'encourager les « semblables » et de dissuader les « différents ».

Par conséquent, les relations de voisinage se limitent aux entre-soi. Les Libanais habitant un quartier dominé par une communauté différente de la leur s'abstiennent généralement d'avoir des relations avec leurs voisins. Un Libanais musulman, se qualifiant de « fils d'Arabe », vit au milieu des Arméniens mais ne se mêle pas à eux. Les réfugiées syriennes se contentent d'entretenir des relations entre elles. Certaines avouent avoir rendu visite à leurs voisines libanaises mais ne pas avoir reçu de visite en retour (Entretiens avec des réfugiées syriennes au Jesuit Refugee Service JRS, 2017).

Dans l'espace public, les lieux de sociabilité masculine regroupent des personnes de même origine. À Nabaa, les clients des stands café, des cafés télé et des centres de jeux informatiques sont soit des chiites, soit des Syriens. Au nord du secteur, ils sont Arméniens ou chrétiens. Il faudrait signaler que les femmes ne font que passer dans cet espace peu sûr et de très grande mixité. Elles se réunissent dans les logements. Les réfugiées syriennes sont accueillies dans quelques ONG locales comme le JRS.

Dans les rues où les populations de différentes origines se croisent mais ne se mélangent pas, les enfants font exception. Il n'est pas rare de croiser des enfants chiites et syriens jouant ensemble. D'ailleurs, un changement de comportement a été observé chez les enfants syriens qui s'expriment en dialecte libanais et s'habillent comme les enfants libanais. La socialisation entre pairs semble opérer à ce niveau.

Notons enfin que l'appartenance communautaire règle la circulation dans les rues. Des accommodements dans les proximités et la possibilité de transgressions momentanées des frontières sont possibles. La main-d'œuvre étrangère et les réfugiés syriens passent par les quartiers arméniens pour se rendre au travail, accompagner les enfants à l'école ou aller aux souks des rues Marach et Arax. Par contre, il est rare, voire exceptionnel, que les Arméniens ou les chrétiens dépassent les limites de leur quartier. D'aucuns vous diront au cas où vous vous promeneriez dans le quartier Aghabios : « Si vous allez par-là, ne dépassez pas le second croisement. Sinon, vous arriverez à Nabaa, c'est dangereux ! » (propos d'un commerçant arménien). La représentation de Nabaa comme un quartier malfamé n'est pas tant un stéréotype qu'une réalité fondée sur l'expérience. Les propos d'un commerçant chiite installé dans le souk du quartier corroborent les propos des Arméniens du quartier voisin. Originaire du quartier et revenu s'y installer après de longues années passées à l'étranger, il déplore la présence de différents trafics (alcool, drogue, prostitution, etc.) qui n'existaient pas avant la guerre civile (1975-1990). La concurrence entre les membres des réseaux de trafiquants serait à l'origine d'une violence déstabilisant l'ordre social, un ordre souvent rétabli grâce aux interventions des forces de sécurité intérieure (FSI).

Les commerces, appartenant à des Libanais (Arméniens et chrétiens), se concentrent surtout au nord et à l'ouest du secteur. Dans le souk de Nabaa, les chiites ont pour la plupart cédé en location leurs fonds de commerce à des Syriens. Ces derniers s'approvisionnent chez des grossistes de leur pays installés au marché de Sabra et ont une clientèle presque exclusivement syrienne. Ces réseaux commerciaux syriens fermés illustrent l'un des aspects de la compétition économique entre Libanais et Syriens, une compétition incitant des commerçants chiites à engager des vendeurs syriens pour attirer leurs concitoyens (Boissière et Tohmé Tabet, 2017). Quoi qu'il en soit, elle suscite de grandes tensions entre les deux populations. D'autant plus que depuis 2018, la multiplication des magasins syriens de réparation d'appareils électro-ménagers destinés à la revente annonce l'installation de leur clientèle, elle aussi syrienne, pour une plus longue durée.

Il serait presque évident de dire que les lieux de culte attirent des pratiquants de leur communauté (2 mosquées chiites, 1 église arménienne, 1 église grec-orthodoxe et 1 église maronite). Les Syriens appartenant à la communauté

sunnite n'ont pas de lieu de culte dans le secteur. Tous les vendredis, ils traversent le Nahr Beyrouth pour se rendre à la mosquée Al-Khodr située à la Quarantaine dans le quartier Medawar. Les Éthiopiennes, quant à elles, assistent aux messes du dimanche et des jours de fête au couvent des sœurs Franciscaines, à Badaro. Durant ces occasions, elles portent leurs tenues d'apparat, marquant le paysage par leur présence (Enquête effectuée auprès des Éthiopiennes dans le quartier Aghabios – 2018).



Photos n° 5 et 6 : Éthiopiennes et Syriennes dans la rue

Contrairement aux autres lieux de culte, les églises évangéliques, n'ayant pas de communauté enracinée à proximité, allient entre prosélytisme et assistance aux plus démunis. La fréquentation du Life Center, se caractérise par une grande mixité. Des Libanais et des Syriens arabophones y côtoient des Arméniens, des Kurdes, des Syriaques et des Éthiopiens. La proportion des musulmans est de 80 % : « Ils viennent ici en secret » et ont décidé de quitter l'Islam « parce qu'ils ont rencontré l'amour du Christ ! » (propos de la femme du pasteur, 2018). Certaines de ces églises jouent un rôle actif dans la réorganisation sociale des groupes d'immigrants. L'église protestante kurde de la Résurrection rassemble des Kurdes sunnites de Syrie marqués par l'isolement, la dépression, la désarticulation familiale ou tribale et pour certains la délinquance. La communauté, dirigée par un pasteur, originaire de la Jezziré et converti au christianisme après son arrivée au Liban en 2010, prépare les fidèles à la conversion et leur apporte un support moral et matériel (aide alimentaire, soins médicaux, scolarisation des enfants, etc.) – Entretien avec le pasteur, 2022.

Les tensions et les conflits intra et intercommunautaires

Présenté ainsi, le secteur sud de Bourj Hammoud ressemble à une mosaïque de populations dont chacune vaque à ses affaires sans inquiéter les autres. Or la réalité est tout à fait différente. Des tensions et des conflits parfois meurtriers opposent les différents groupes malgré le contrôle exercé par la municipalité et les partis politiques.

Pour Sandrine Rui, « le conflit est un antagonisme entre individus ou groupes dans la société (ou entre sociétés) » (Rui, 2011). Cette notion a été présentée selon différentes approches et conceptions en sociologie et en anthropologie. L'une d'entre elles le considère comme « un élément de régulation et un facteur d'intégration » (Rui, 2011). Ainsi, pour l'anthropologue Max Gluckman, loin de menacer l'unité du corps social, il permet l'intégrité même de celui-ci. « Un conflit et son mode de résolution peuvent faire l'objet d'une mise en scène rituelle qui, dans le même temps, libère l'expression d'une rébellion contre l'ordre social et le résorbe » (Bonte et Izard, 2000). Le sociologue Georg Simmel « souligne que le conflit est une forme d'interaction qui, rétablissant « l'unité de ce qui a été rompu », fait lien et socialise » (Rui, 2011). « Les conflits, qu'ils soient inter ou intracommunautaires, sont une forme d'interaction, combinant l'harmonie et la discorde, l'association et la concurrence, et permettent la socialisation. En ce sens, liens et conflits se doivent d'être examinés pour saisir comment ils contribuent à structurer les sociétés urbaines ; à tracer et retracer les frontières entre individus, familles, communautés et ainsi à assurer leur existence, leur identité propre ; et finalement comment ils rendent possible le vivre-ensemble » (Simmel, 1999). Cette approche permet de mieux comprendre et analyser les conflits intra et intercommunautaires dans le secteur étudié. Les flambées de violence, quelques soient leurs causes, ont principalement pour fonction d'évacuer les tensions et de rétablir l'ordre entre les Libanais. Ainsi après avoir franchi les limites de son territoire pour attaquer les « autres », chaque groupe se replie sur le sien et reprend son cours de vie normal. Ce retour au « statu quo » est souvent imposé suite à l'intervention des forces de l'ordre qui séparent les adversaires et renvoient chacun chez soi. L'armée libanaise et les forces de sécurité intérieure demeurent, ainsi, les uniques garants de la paix sociale.

À Nabaa, les malentendus dégénérant en disputes entre les membres des différentes tribus chiites originaires du nord de la Békaa, comme les Dandach et les Zeaiter, ne sont pas rares. En se réinstallant dans la banlieue de Beyrouth, ces anciens néo-urbains ont rapporté avec eux la mentalité tribale de leur région et les comportements de violence qu'elle suscite.

Les conflits intercommunautaires entre les Arméniens et les chiites sont d'ordre politique. Après de longues années d'absence, les chiites revenus s'installer à Nabaa déplorent la politique discriminatoire pratiquée à leur égard par la municipalité dominée par les Arméniens. Outre le fait qu'ils considèrent être sous-représentés à la municipalité (1 conseiller sur 21), ils se plaignent de l'état de l'infrastructure, la voirie et les réseaux d'égouts qui sont, selon eux, beaucoup moins entretenus à Nabaa que dans les autres quartiers de la commune (Entretien avec le mukhtar de Nabaa, 2018). Selon la municipalité (Entretien avec un fonctionnaire de la municipalité, 2018), ces allégations non fondées auraient pour but de créer un sentiment de frustration chez les habitants du quartier et de faire monter la tension entre les communautés arménienne et chiite cherchant, chacune, à maintenir ou imposer son pouvoir sur cette partie du territoire communal. Les dissensions ont atteint leur paroxysme lorsque les chiites ont réclamé la séparation de Nabaa de Bourj Hammoud lors des municipales de 2018.

La présence des partis politiques ne fait qu'aggraver les choses entre les deux communautés. Les journaux rapportent que le 26 juillet 2012, une bagarre a éclaté entre des partisans d'Amal et du Hezbollah et ceux du Tachnag. Au départ, le conflit oppose quelques individus des deux camps. Il dégénère très vite en échauffourée rassemblant un grand nombre d'individus. Les coups de couteaux échangés, les vitres de voitures brisées et les coups de feu tirés marquent le degré de gravité de la violence.

L'étranger, un bouc émissaire

Dans le secteur étudié, tous les groupes ethniques et religieux sont venus d'ailleurs. La migration, quelles que soient ses causes (génocide, pauvreté, guerre...) et ses types (interne, externe, forcée ou décidée) est inscrite dans leur histoire ancienne ou récente. La date d'installation et le statut de chacun de ces groupes justifient sa place dans la hiérarchie spatiale et commande ses rapports avec les « autres ». Dans ces quartiers, l'étranger est constamment défini et redéfini.

Actuellement, les étrangers sont les immigrants récemment poussés hors de leur pays d'origine pour des causes diverses. Leur présence plus ou moins importante selon les quartiers et leurs modalités d'installation impactent leurs rapports avec le voisinage. Georg Simmel a défini l'étranger comme une « personne arrivée aujourd'hui, qui restera demain » : un individu de passage, susceptible de rester et de s'installer même s'il ne fait pas partie du groupe depuis le début » même s'il est soupçonné de vouloir repartir après-demain (Grafmeyer, Joseph, 2009). Dans le secteur étudié, les étrangers sont les réfugiés syriens qui

risquent à terme de faire de l'établissement définitif au Liban un projet de vie. Ce sont, aussi, les immigrants travailleurs ou ayant choisi le Liban comme pays de transition.

Les Syriens résident et/ou travaillent sur place. Dans le souk de Nabaa, ils investissent l'espace dans un ordre selon leur lieu d'origine et leur date d'arrivée dans le quartier. Les citadins des grandes villes, notamment Damas, arrivés avant ou juste après le début de la guerre en Syrie, sont installés dans les grandes artères commerçantes du quartier où ils exercent divers métiers ou le commerce. Les Kurdes vendent des fruits et légumes sur les grands axes routiers menant à Sin el-Fil ou dans le souk arménien de la rue Marach. Les paysans et les bédouins de la région de Raqqa, reconvertis aux métiers polluants de la fripe ou de la récupération (Enquête effectuée auprès des « naqqachine » – fouilleurs de poubelles – et fripiers, 2017-2018), se regroupent dans les petites ruelles plus au sud à la périphérie de Nabaa et logent parfois dans les boutiques. La multifonctionnalité des magasins (les comptoirs servent à exposer la marchandise, manger et dormir ; certains magasins ne sont pas équipés de toilettes ou de cuisine) les expose à de fréquentes descentes de la police municipale pour inspecter les conditions d'hygiène. Aussi, font-ils l'objet d'une surveillance particulière de la part du Hezbollah parce qu'originaires d'une région envahie par Daesh.

Il existe dans ces différents groupes étiquetés et perçus de l'extérieur comme étant les « Syriens » une distinction interne. Au critère de l'ancienneté de l'installation (avant ou après le début du conflit syrien en 2011) viennent s'ajouter le lieu d'origine et le métier exercé. Cette hiérarchie intra-groupe échappe aux communautés vivant à proximité notamment les Libanais parmi eux. Pour ces derniers, la transformation du « Syrien » d'ouvrier seul, allant et revenant de son pays, en réfugié accompagné de sa famille et qui risque de se fixer définitivement au Liban, développe un sentiment de peur. Elle exacerbe aussi leur hostilité envers les Syriens traduite par des actes de discrimination, de stigmatisation et de brutalité : interdiction d'inscrire les filles voilées dans les écoles, rackets, harcèlement des ouvriers rentrant du travail, intervention de fiers à bras engagés par les propriétaires pour menacer ou corriger les locataires ayant tardé à payer leur loyer, enlèvements des jeunes gens, n'ayant pas des papiers en règle, pour leur faire accomplir des travaux sans rémunération, etc. (Entretiens avec des réfugiées syriennes au JRS, 2018). Oum Ali raconte l'enlèvement de son fils :

« Je n'ai pas trouvé Ali en rentrant à la maison. Je lui avais pourtant dit de ne pas sortir tant que ses papiers n'étaient pas en règle. J'ai essayé de l'appeler mais son téléphone était fermé. Plus le temps passait et plus je m'inquiétais. Je ne

savais pas où partir à sa recherche, ni à qui demander. Finalement, il est rentré vers 8 heures du soir exténué et très sale. Il m'a raconté qu'en allant acheter des cigarettes, il avait été intercepté par des Libanais qui lui ont demandé ses papiers. Comme il ne les avait pas, ils ont menacé de le livrer aux gendarmes s'il ne venait pas avec eux. Ils l'ont forcé à monter dans une voiture et l'ont emmené dans une villa quelque part du côté de Hazmieh, je crois, je n'en suis pas sûre. Une fois arrivés, ils l'ont obligé à démolir le mur d'une salle de bain. Ils ne l'ont relâché que lorsqu'il a terminé le travail. Mon fils n'avait jamais fait ce genre de travail. Il était encore en terminale et projetait de s'inscrire à l'université ».

Des agressions violentes à l'arme blanche ou à feu sont aussi fréquentes. Elles se font, parfois, en représailles des événements militaires se passant ailleurs comme ce fut le cas en septembre 2014 suite aux affrontements entre l'armée libanaise et des groupes extrémistes islamiques à Ersal (août 2014) et l'exécution de trois soldats libanais. Ces violences infligées aux Syriens les ont incités à s'armer pour se protéger (Human Rights Watch, 2014).

Ainsi, l'installation des réfugiés syriens a déstabilisé le modus vivendi établi entre les Libanais et la main-d'œuvre étrangère vivant dans le secteur. La demande en location pour des familles et des groupes d'hommes seuls a fait flamber les loyers refoulant les locataires chiites, revenus depuis peu dans le quartier, vers leurs villages d'origine ou la Banlieue Sud. Dans ce milieu aux ressources économiques très limitées, ils s'imposent comme de sérieux concurrents aux Libanais.

Cette présence ne provoque pas seulement un déséquilibre dans l'espace économique vital. Elle crée un climat d'insécurité à cause de la présence de groupes de jeunes hommes célibataires installés à 10 ou plus dans un même logement. Les plus bagarreurs, parmi eux, sont les Kurdes « chawaya »⁵. Toujours armés de couteaux, ils harcèlent des filles, provoquent des rixes et consomment beaucoup d'alcool. Ils perturbent l'ordre et sèment la terreur dans la population. Dès la fin d'octobre 2011, le parti Tachnag demande aux 8 000 Kurdes d'origine syrienne, habitant dans trois quartiers de la commune dont Nabaa, de partir sous peine de payer une amende de 3 000 000 LL. Cette décision provoque une grande polémique politique entre les responsables kurdes et arméniens, mais reste sans suite. En mai 2014, le harcèlement d'une jeune libanaise dans un supermarché par un Kurde syrien met le sud de Bourj Hammoud à feu et à sang. L'intensité de la violence entre les Libanais et les Kurdes, qui a suivi cet incident individuel, s'explique par un malaise très profond créé par l'afflux toujours plus important de Syriens notamment de Kurdes venant des provinces est de la Syrie après leur invasion par l'État Islamique.

À partir de 2019, l'effondrement économique et les dégâts produits par l'explosion du port de Beyrouth (2020) ont paupérisé à l'extrême les réfugiés syriens comme le reste des populations du secteur. Depuis 2021, la presse signale régulièrement des affrontements entre eux. Le manque cruel de moyens provoque de violents accrochages (coups de bâtons et de pierres) faisant des blessés et dégâts matériels (*L'Orient-Le-Jour*, 2/10/2022).

Les quartiers arméniens accueillent des travailleuses migrantes éthiopiennes. Elles y habitent seules ou à plusieurs. Leurs réseaux de sociabilité sont exclusivement éthiopiens. La concentration de boutiques à produits éthiopiens (cosmétiques et denrées alimentaires) et de salon de coiffure indique leur présence. Ces magasins, reconnaissables aux décorations faites avec les couleurs du drapeau éthiopien sont gérés par des vendeuses éthiopiennes travaillant pour le compte d'un patron libanais. Souvent, elles ne reçoivent pas de salaire mais un engagement à faciliter l'obtention du permis de séjour. La clientèle est majoritairement d'origine éthiopienne ou africaine.

Arrivées au Liban à travers des agences ayant pour but de « faciliter » le processus d'immigration, ces migrantes découvrent que le futur promis est souvent bien loin de la réalité. Leur déception est souvent renforcée par la manière dont elles sont traitées par les Libanais. D'après elles, « les "Arabes" sont racistes. Lors d'un recrutement, les employeurs donnent la priorité aux Libanais, en tout cas sur un plan formel, officiel. Par contre, ils ne se gênaient pas de faire appel aux travailleurs africains pour accomplir des tâches informelles. Les Africains sont utiles pour les employeurs quand ils le veulent : "They take and throw us away" » (Entretien avec une Éthiopienne du quartier Mar Doumit, 2018). Les Éthiopiennes ont tendance à définir les locaux comme « les Arabes » et les personnes comme elles « les Africains ». Cette distinction est significative de cette frontière qu'elles ont établie entre les deux groupes. Elles ont créé des ensembles distincts, basés sur une ethnie construite. En effet, elles ne distinguent pas, parmi les Arabes, les Syriens, les Libanais, ni, parmi les Africains, les Soudanais, les Éthiopiens, etc. Elles semblent fabriquer des groupes selon leurs propres critères : une langue parlée, une couleur de peau ou un certain degré d'étrangeté.

La configuration des groupes telle qu'imaginée par les Éthiopiennes ramène à Georg Simmel qui souligne l'ambivalence de la présence de l'étranger dans un groupe. Celle-ci combine proximité et distance « en une constellation dont la formule la plus brève serait celle-ci : la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche » (Grafmeyer, Joseph, 2009). Un jeu d'interactions montre, en effet, que l'étranger est géographiquement proche mais en même temps lointain puisque son origine, son histoire et même parfois sa culture sont inconnues.

Le secteur sud de Bourj Hammoud est une mosaïque composée d'un agrégat de petits mondes étanches. Chaque groupe est porteur d'une culture, d'une identité aux contours précis constamment revendiqués souvent reconstruits. Son repli sur des espaces domestiques et de sociabilité publics distincts indique une coprésence plutôt qu'une coexistence entre les Libanais et les immigrants, organisés en communautés ou non.

Les relations entre les communautés libanaises, en perte de vitesse démographique, sont limitées. L'existence de différents entre-soi aux limites géographiques définies et d'un dispositif institutionnel propre à chacune d'entre elles (famille, lieux de culte, écoles, espaces de sociabilité) renforce les pratiques ségrégatives et bloque un éventuel processus de socialisation commun. Les symboles identitaires, affichés dans l'espace public, ne sont là que pour camoufler le déclin de leurs populations respectives et, en même temps, afficher leur particularité ainsi que leur volonté de ne pas se fondre dans le paysage. Seul le conflit, sorte de mise en scène rituelle (Gluckman), rapproche ces populations et crée des liens (Simmel) éphémères, rompus par le retour forcé de chacun chez soi.

Par ailleurs, les différents acteurs politiques locaux tels que la municipalité et les partis politiques ne semblent pas vouloir travailler en concertation pour faciliter l'émergence de valeurs communes contribuant à la paix et à la cohésion sociale. Selon R.E. Park, tous ces « processus de ségrégation instaurent des distances morales » qui font du secteur « une mosaïque de petits mondes qui se touchent sans s'interpénétrer » (Grafmeyer, Joseph, 2009).

L'étranger s'installe dans les espaces de résidence et de travail abandonnés ou cédés par les Libanais. Il vaque à ses affaires et dispose des ressources offertes par les institutions locales, de celles, bien évidemment, qui veulent bien l'accueillir. Il se glisse dans ces petits mondes où la rencontre avec l'autre est inévitable, mais où il n'y a pas nécessairement de véritable échange avec lui. Ses relations avec les Libanais, très codifiées et contrôlées, empêchent son intégration. Bien que cette dernière soit possible. Le cas des enfants syriens apprenant le dialecte libanais ou s'habillant selon la mode locale, le prouve. Mais s'agit-il vraiment de signes avant-coureurs d'une intégration ou le résultat d'une dynamique éphémère ?

Dans ce contexte, le communautarisme des Libanais, commandant en permanence des replis sur des microcosmes aux limites territoriales plus ou moins bien définies, le projet migratoire incertain des réfugiés syriens et la présence provisoire de la main d'œuvre étrangère bloquent la mise en œuvre d'un vivre-ensemble. Ces trois causes empêchent toute dynamique interactionnelle plus soutenue entre les différentes populations soient-elles libanaises ou étrangères et rendent, pour

l'instant, toute intégration impossible. Leur extrapolation à l'échelle nationale contribue à expliquer partiellement le grippage politique du pays.

Notes

¹ Nabaa signifie petite source.

² 30 à 35 % de la population du quartier et près de 60 % de celle du secteur central des souks et de la grande mosquée chiite.

³ Nom d'un Grec ayant acquis la propriété pour « un sac de farine » (selon les riverains) durant la grande famine de la Première Guerre mondiale. Il l'a lotie en parcelles de 50 m² à 80 m² louées puis vendues aux réfugiés arméniens dans les années 1920-1930.

⁴ Les Éthiopiennes ont été plus nombreuses à venir travailler au Liban, notamment dans les foyers libanais. Celles qui ne sont retournées en Éthiopie se sont mises à leur compte.

⁵ Membres des tribus de la Jezzireh connus pour leur violence. Ils sont distingués localement des Kurdes de la plaine d'Afrin et de Kobbané.



BIBLIOGRAPHIE

- Agier, M. (2013). *Campement urbain : du refuge naît le ghetto*, Paris : Payot.
- Babikian Assaf, C., Edde, C., Nordiguian, L., Tachjian, V. (eds) (2017). *Les Arméniens du Liban. Cents ans de présence*, Beyrouth : Presses de l'Université Saint-Joseph.
- Boissiere, T. et Tohmé Tabet, A. (2018/3). « Une économie de la survie au plus près de la guerre. Stratégies quotidiennes des réfugiés syriens à Nabaa », in *Critique internationale*, n° 80.
- Bonte, P. et Izard, M. (dir.) (2000). *Le Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : PUF.
- Bourgey, A. (1985). « La guerre et ses conséquences géographiques au Liban », in *Annales de Géographie*, n° 521, Janvier-février.
- Dahdah, A. (2010). « Mobilités domestiques internationales et nouvelles territorialités à Beyrouth (Liban) : le cosmopolitisme beyrouthin en question ». *Espace, populations, sociétés*, 2-3.
- Dorai, M. K. (2007). « Les mutations récentes de l'espace migratoire syro-libanais ». *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 119-120.
- Farah J., Jouny, R. (2014). « Une approche pragmatique de la qualité environnementale urbaine des quartiers populaires. Cas de Bourj Hammoud à Beyrouth ». *Méditerranée*, 123.
- Grafmeyer, Y. et Authier, J. Y. (2015). *Sociologie Urbaine*, Paris : Armand Colin, coll. 128, 4^e édition.
- Grafmeyer, Y. et Joseph I. (2009). *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Flammarion.
- Human Rights Watch, « Liban montée des violences à l'encontre des réfugiés syriens », 30 septembre 2014. <https://www.hrw.org/fr/news/2014/09/30/liban-montee-des-violences-lencontre-des-refugies-syriens>
- Khayat, T. (2014). « Borj-Hammoud, de l'espace communautaire à l'espace public : croissance d'un quartier commercial », in Huybrechts E. et Douayhi C., *Reconstruction et réconciliation au Liban*, Beyrouth : Presses de l'IFPO.
- Laplantine F. (2015). *La Description ethnographique*, Paris : Armand Colin, coll.128.
- Lebanon Support and UNDP, Conflict Analysis Digest, August 2015, Lebanon, https://civilsociety-centre.org/sites/default/files/resources/ls-cad-aug2015-matn_0.pdf
- Nasr S., (1985). « La transition des chiites vers Beyrouth : mutations sociales et mobilisation communautaire à la veille de 1975 », in *Mouvements communautaires et espaces urbains au Machreq*, M. Zakaria, B. Chbarou, Beyrouth : Centre d'études et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain (CERMOC).
- Raulin A. (2014). *Anthropologie urbaine*, Paris : Armand Colin, coll. Coursus.

-
- Rui S. (2011). « Conflit », in Paugam S. (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? ».
 - Simmel G. (1999). « Le conflit », in *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation* (1908), Paris : PUF.



BIOGRAPHIE

Annie Tohmé Tabet est professeur au département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Elle assure des enseignements sur des questions spécifiques, telles que « La ville : espaces et réseaux de sociabilité », « La sociologie et l'anthropologie du monde arabe » et le « Patrimoine culturel immatériel et l'identité libanaise ». Ses recherches portent sur les banlieues de Beyrouth, la mémoire de la guerre, les conflits armés, les déplacements forcés et les réfugiés ainsi que le patrimoine culturel immatériel. Elles ont fait l'objet de plusieurs conférences et de publications.



BIOGRAPHY

Annie Tohmeh Tabet is a professor in the Department of Sociology and Anthropology at Saint-Joseph University of Beirut. She teaches on specific issues such as “the city: spaces and networks of sociability”, “sociology and anthropology of the Arab world”, and “intangible heritage and Lebanese identity”. Her research focuses on Beirut's suburbs, the memory of war, armed conflict, displacement and refugees, and intangible cultural heritage. Her researches have been the subject of several conferences and publications.